DAVID VAN REYBROUCK

Odes



traduites du néerlandais (Belgique)
par Isabelle Rosselin

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LE FLÉAU, Actes Sud, 2008 ; Babel n° 1203.
MISSION suivi de *L'ÂME DES TERMITES*, Actes Sud-Papiers, 2011.
CONGO. UNE HISTOIRE, Actes Sud, 2012 (prix Médicis essai 2012, prix du Meilleur Livre étranger essai 2012, prix Mahogany de l'essai 2013, prix Aujourd'hui 2013) ; Babel n° 1279.
NI VICTIME NI COUPABLE, *ENFIN LIBÉRÉS*, avec Simon Gronowski et Koenraad Tinel, Renaissance du Livre, 2013.
CONTRE LES ÉLECTIONS, Babel n° 1231, 2014.
14-18. LA GUERRE EN IMAGES, avec Carl de Keyzer, Mardaga, 2014.
ZINC, Actes Sud, 2016.
LA PAIX ÇA S'APPREND !, avec Thomas d'Ansembourg, Actes Sud, coll. "Domaine du possible", 2016.
PARA, Actes Sud-Papiers, 2018.

Ouvrage publié avec le soutien de Flanders Literature
(www.flandersliterature.be)

FLANDERS LITERATURE

"Lettres néerlandaises"
série dirigée par Philippe Noble

Illustration de couverture © Tzenko
Dessins intérieurs © Tzenko

Titre original :
Odes
Éditeur original :
De Bezige Bij, Amsterdam
© David Van Reybrouck, 2018

© ACTES SUD, 2021
ISBN 978-2-330-14411-1

DAVID VAN REYBROUCK

Odes

traduites du néerlandais (Belgique)
par Isabelle Rosselin

ACTES SUD



ODE À L'EX

Soudain nous étions là de nouveau. Un café de Bruxelles, lundi de la semaine dernière. C'était le soir et nous étions assis l'un à côté de l'autre. À regarder les gens, à sentir nos cuisses se toucher, à penser à cette phrase d'Antoine de Saint-Exupéry : "Aimer, ce n'est pas se regarder l'un l'autre, c'est regarder ensemble dans la même direction."

Oui, nous avons souvent regardé dans la même direction. Pendant six ans. Touchés par tant de choses, émerveillés par encore plus de choses et parfois tout simplement heureux du jus pommes-carottes-gingembre que nous nous préparions au mixeur le dimanche matin.

Et nous étions là maintenant. Après trois mois de silence. Elle a commandé un porto. Curieux, elle n'en buvait jamais autrefois. Tout était différent, et paraissait pourtant habituel.

Qui sont donc ces gens que nous avons tant aimés ? Le mot "ex" ne rend pas justice aux rapports

intenses, stratifiés, que nous entretenons avec nos anciennes amours. Peut-être les amours d'antan sont-elles garantes des relations les plus durables au cours d'une vie humaine. L'amour s'est évanoui, le passé demeure – pour ainsi dire. Mais pourquoi faut-il que ce soit si souvent insupportable ? Que cela reste si amer ? Un chagrin qui prend la forme de la dureté. Une perte qui s'exprime par de la hargne. Quel dommage. Ce n'est tout de même pas parce qu'une relation prend fin que l'amitié cesse ? Ce n'est tout de même pas parce que le moule n'est plus adapté que le contenu s'est évaporé ?

Parfois des vies convergent, puis parfois elles divergent. Rodaan al-Galidi a écrit à ce sujet le plus beau poème d'adieu de la poésie néerlandaise :

Demain
je vais retrouver la femme que j'aime
et lui rendre ses ailes.

Naturellement, il vaudrait mieux que ces ailes n'aient jamais été retirées pendant la relation, mais des ailes sont si légères, souvent on ne sait même pas si on les a encore ou pas.

Je n'ai jamais eu de sœur, mais les anciennes amours approchent de ce qui pourrait y ressembler, je crois. Des femmes qui me connaissent par cœur, auprès desquelles je n'ai rien à cacher, que j'ai encore plaisir à voir malgré tout. Je ne suis pas sûr que j'aimerais que cela recommence avec l'une d'entre elles, mais je suis absolument sûr que je ne voudrais pour rien au monde me priver du temps que je passe avec elles. Elles peuvent toutes figurer dans mon faire-part de décès.

Elle se lève pour commander d'autres consommations au bar. Vous vous rappelez la fois où, il y a longtemps, vous essayiez de séduire une femme en lui disant "Et si nous commencions une relation ? Je serais un ex formidable", une promesse que vous avez d'ailleurs tenue. Vous vous rappelez la fois où vous avez revu une autre ex : au début du rendez-vous, vous compreniez de nouveau parfaitement pourquoi vous vous étiez engagé dans cette relation autrefois, à la fin vous saviez de nouveau parfaitement pourquoi vous aviez dû vous séparer. Un *time-lapse* de la relation.

Elle est devant le bar. Je la vois de profil. Je dois faire de mon mieux pour ne pas remarquer sa beauté. Je n'y parviens pas. Bon, va pour le supplice. Dans mon armoire est encore suspendue de la lingerie qui lui appartient. Que j'ai un jour achetée pour elle, à Paris naturellement. Magnifique, étourdissante, naturellement. Bien trop chère, naturellement. Je ne sais pas quoi en faire. La lui rendre ? L'offrir à une autre ? La donner à une friperie ? Mais une autre peut-elle s'envelopper de nos anciens désirs ?

Peut-être devrais-je l'envoyer à Zagreb. Il y a là-bas un musée des Relations brisées, sans doute le musée le plus émouvant de toute l'Europe. Il a été fondé par un couple d'artistes qui s'est séparé. Que faire de nos affaires communes ? se sont-ils dit. Allez, au lieu de partager douloureusement les CD et les livres, de les traîner avec nous comme une plaie toujours béante, nous allons tout simplement les exposer, en souvenir du temps que nous avons passé ensemble. L'idée a tellement plu que d'autres couples ont commencé à envoyer des objets après leur rupture. Une cassette, un pull, une carte

d'embarquement, une paire de menottes roses et même une hache. Cette collection qui ne cesse de croître est d'une beauté à fendre le cœur.

Où est l'Europe ? L'Europe est là. Je ne connais pas d'endroit plus européen que ce musée en Croatie. Nous sommes le continent des ex. Je n'ai pas fait le compte, mais je pense que nous atteignons le score le plus élevé en la matière. Tel est le prix de la liberté individuelle que nous chérissons depuis la Renaissance et de l'amour romantique que nous prêchons depuis le romantisme. Mais c'est aussi un endroit où nous réfugier avec nos maladresses, où nous consoler en reconnaissant les cafouillages et le désir des autres. Ce musée est une chapelle, un lieu de pèlerinage pour tous ces cœurs ardents, débordants, que nous sommes.

Elle se dirige vers moi avec cette démarche ingénument sensuelle qui est la sienne. Elle apporte deux verres de bière en serrant son porte-monnaie sous le bras. Ce curieux porto n'était qu'un caprice, je crois. Je prends un verre, elle revient se poser doucement à côté de moi, nous trinquons, nous sourions, nous goûtons. Et à l'arrière de ma tête j'entends des grillons et Satie et les trépidations des turbines de la mémoire, tandis que toute ma peau se demande si je pourrai encore boire un jour avec quelqu'un ce jus pommes-carottes gingembre.



ODE AU TRAJET NOCTURNE EN VOITURE

Vous en êtes arrivé au point où vous ne voyez plus aucune voiture, ni devant ni derrière. Le rétroviseur ? Une vitre noire. L'autoroute devant vous ? Un asphalte noir. Vous conduisez pleins phares et prenez une profonde inspiration.

Combien de fois avez-vous emprunté ce chemin en voiture ? L'autoroute d'Amsterdam à Bruxelles. Pour un inconditionnel du train, vous aimez singulièrement conduire. Surtout la nuit. Uniquement la nuit, en vérité. Le jour : les tracas, l'agitation, la mauvaise prose. La nuit : la poésie. Le ronflement du moteur, vous ne l'entendez plus. L'enchaînement de vos pensées, vous ne le suivez plus.

Vous nagez.

Vous nagez à travers le pays assoupi. Vous nagez et vous pensez à votre enfance, quand vous vous endormiez sur la banquette arrière à côté de votre frère aîné et vous réveilliez seulement en entendant la voix de votre mère. Sa voix chantante. "On est

arrivés à la maison." Votre père éteignait les phares et le moteur. Vous gardiez les yeux fermés. Vous n'aviez pas envie que ce soit vrai. Vous vouliez rester caché dans le repli de la nuit.

Vous nagez. Pensez. Pensez à la conférence que vous venez de donner. Aux amis que vous avez vus. À l'éditeur auquel vous avez parlé. À l'ancienne amoureuse avec qui vous avez dîné. À ses éclats de rire. Au moment où vous vous êtes serrés dans les bras. Les amours ne passent jamais, vous dites-vous, ils prennent une autre forme tout au plus.

La radio diffuse une chanson indolente et sensuelle. Quand elle est finie, vous n'avez plus envie d'écouter du Satie ou du Philip Glass. Vous éteignez la radio et le lecteur de CD et tamisez l'éclairage du tableau de bord. Vous n'avez même pas ventousé le GPS sur le pare-brise. Vous connaissez la route. La conduite sans écran est plus tranquille, plus libre surtout. Plus obscure aussi.

Le Hollands Diep. À votre droite, vous voyez l'eau noire. Au loin : les petites lumières d'une raffinerie. À partir de maintenant, l'autoroute est nettement plus vide, jusqu'à Anvers. Les plats pays la nuit ressemblent à la campagne française le jour : un vide infini couvert de plantations.

Ou à l'Allemagne. Des routes, des routes et des routes, parfois une ville. Qu'est-ce qui est apparu en premier : les routes ou les villes ? *"Wir fahr'n fahr'n fahr'n auf der Autobahn."* Kraftwerk. Vous vous demandez si l'émission diffusée autrefois après minuit à la télévision publique allemande existe encore : *Die schönsten Autobahnen Deutschlands.* Des images filmées depuis une voiture qui roule. Comme si vous étiez à l'intérieur, de Coblence à

Hanovre, et regardiez à travers le parebrise. De temps en temps, vous voyiez une main droite anonyme sur le volant. Vous pouviez acheter les cassettes vidéo.

Le plus beau, ce sont les travaux. La route se rétrécit. Vous ralentissez. Vous conduisez entre des lignes jaunes continues et de faibles lumières clignotantes. Il n'y a pas de files de voitures, vous êtes le seul. Puis vous les voyez : les grosses machines extraterrestres poussant devant elles une lumière blanche. La terre fumante. Les vapeurs de goudron. Un raclement. La forge des dieux. Et parmi tout cela des kobolds affolés portant leurs casques de sécurité. Non, on ne perd pas son temps, on est en pleine mythologie.

Aussitôt après, la route se déploie de nouveau dans l'obscurité. Vos phares sont un chalut qui drague vos pensées. Vous conduisez et vous vivez dans trois périodes simultanément. Vous pensez à demain. À ce que vous devez faire. À aujourd'hui. À autrefois. À la mort aussi bien sûr, comme si souvent. Vous conduisez et vous pensez à Beckett : *"I have never been on a road to somewhere. I have just been on a road*[1]*."*

1. "Jamais je n'ai été en route pour quelque part, j'ai été tout simplement en route" (traduction inspirée de celle de Ludovic et Agnès Janvier dans *Têtes-Mortes*, paru aux éditions de Minuit, Paris, 1967). *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*



ODE AU BRICOLAGE DE GÉNIE

C'est un soir d'été en 1989. Je marche avec Peter dans les rues de Bruges. Nous avons dix-sept et dix-huit ans et sortons tout juste de la conférence de rédaction d'une revue littéraire à laquelle nous collaborons. Il ne fait pas tout à fait nuit. Les fenêtres au premier étage d'un large hôtel particulier à la façade blanche sont ouvertes. L'intérieur est éclairé d'une lumière vive. Jamais nous n'avons encore vu d'éclairage si intense se réverbérer d'un plafond : ce sont les débuts de la lampe halogène sur pied.

Mais le plus remarquable est le son.

Des hautes fenêtres ouvertes ruisselle le plus magnifique morceau de piano. Ce n'est pas de la musique classique, ni de la pop, du rock ou de la new wave, fort heureusement. Rappelez-vous : on est en 1989 à Bruges. Les filles portent encore de grandes boucles d'oreilles triangulaires, des coiffures triangulaires, des pulls noirs triangulaires qui dégagent une seule épaule. Cette épaule est

naturellement osseuse et triangulaire. Quand ces femmes dansent, elles pivotent sur leur axe avec une lenteur terrifiante – même Saturne tourne plus vite – et regardent fixement les lacets de leurs godillots, comme si elles pensaient y découvrir la solution à leurs problèmes. Quand on leur adresse la parole, j'ai essayé assez souvent, on regarde deux orbites creuses, comme si on les regardait à travers des jumelles tenues à l'envers et qu'on essayait de communiquer avec une carpe.

Puis ça, tout d'un coup. Qu'est-ce que c'est ?

Peter et moi nous appuyons contre la façade encore chaude de l'autre côté de la rue. Un bruit de cristal brut translucide. Qui dégringole, qui achoppe. Quelqu'un est-il en train de s'entraîner ? Si on sonnait. Un homme pas rasé, d'origine grecque, ouvre avec un certain agacement. Je lui demande, de façon tout à fait superflue : "Vous étiez au piano ?" Derrière lui, dans le couloir, nous entendons la musique continuer. Non, mais, d'accord, il veut bien nous écrire le nom. Je lui tends le carnet que je crois devoir garder sur moi en permanence en tant que jeune poète. Keith Jarrett, écrit-il, *The Köln Concert*.

Peut-on encore chanter les louanges d'une œuvre d'art dont on s'est enivré adolescent ? Qui a accompagné les moments où l'on a fixé d'innombrables plafonds, en comptant les fissures dans le plâtre et dans son âme ? Un disque qui depuis s'est vendu à près de quatre millions d'exemplaires, le solo de jazz qui a connu le plus grand succès de tous les temps ?

Oui, c'est possible.

Ceux qui jugent "potable" une chose, simplement parce qu'on l'a suffisamment encensée, sont blasés. Ceux qui ne peuvent plus apprécier une

chose parce qu'elle ne permet plus de se distinguer sont snobs. Il faut au contraire du courage pour redécouvrir sans aucune gêne la fraîcheur d'un classique et reconnaître la persistance de son propre émoi même quand il n'a rien de très original.

Alors, c'est parti : la fraîcheur.

Les quatre premières notes. *Sol*, *ré*, *do*, *la.* Timides, interrogatrices, ténues. Vous avez toujours cru que ce concert live s'était déroulé dans un stade de foot, que cet homme était installé devant son piano à queue non loin du point d'engagement. La photo sur la pochette du double album laissait supposer qu'il y avait tant d'espace derrière ce visage à l'immense chevelure. Vous savez à présent qu'il a eu lieu à l'intérieur, à l'opéra de Cologne. Le vendredi 24 janvier 1975, un peu avant minuit. Le concert ne pouvait pas commencer plus tôt à cause du spectacle d'opéra juste avant.

Sol, *ré*, *do*, *la.* Le public rit sous cape. Quarante ans plus tard, on l'entend encore sur l'enregistrement. Certains spectateurs pensent qu'il imite la petite musique que l'on diffuse dans la salle pour inviter le public à s'asseoir. Après tout, Keith Jarrett, pianiste de jazz de vingt-neuf ans, est connu pour ses improvisations. Mais non, point d'ironie. Le pianiste reprend la phrase, la développe, la mélodie monte, volette, la main gauche ajoute une première série d'accords. Il garde les yeux fermés.

On est le 24 janvier 1975. Les Russes ont réussi ce jour-là à lancer *Saliout 3*, une station spatiale soviétique. Aux Pays-Bas, le marcheur Cor Gubbels, né en 1898, meurt. Les témoins de Jéhovah prédisent la fin du monde, pour la quatrième fois déjà. Et, partout, l'Année de la femme bat son plein.

Les mille quatre cents personnes présentes dans la salle ne savent pas que le concert a failli être annulé quelques heures auparavant. Jarrett avait fait le trajet l'après-midi avec un ami, le contrebassiste allemand et fondateur d'ECM Manfred Eicher, dans une 4L de Zurich à Cologne. Six cents kilomètres dans une boîte à sardines. Sous une chaleur étonnante pour la saison. À l'arrivée, il était fourbu. L'organisateur du concert s'avère être une jeune femme de dix-huit ans, Vera Brandes. Il lui avait demandé à l'avance un Bösendorfer Imperial, mais les techniciens de l'opéra ont installé un piano d'étude sans grande valeur. Impossible de trouver l'instrument d'exception, à l'abri derrière une porte coupe-feu.

Pendant les tests de son, Jarrett perd courage. Les aigus sont stridents, les basses font un bruit de casserole, les touches noires n'ont aucune souplesse et les pédales se coincent. Les tentatives pour dénicher dans la ville un piano à queue convenable se soldent par un échec magistral : il a commencé à pleuvoir, pas un temps à se mettre en quête d'un Bösendorfer, aucune compagnie d'assurances ne couvrira un tel risque. La jeune organisatrice supplie et menace. En recourant à "des arguments interdits aux moins de dix-huit ans", admettra-t-elle plus tard. Jarrett dit : "Bon d'accord, c'est bien parce que c'est toi." Un accordeur se met au travail et essaie de rafistoler la chose. Un technicien d'ECM apporte deux microphones en traînant des pieds.

Sol, *ré*, *do*, *la.* Le piano étant bien trop petit pour cette salle gigantesque, le public doit écouter de toutes ses oreilles. Cela crée une intimité exceptionnelle. Jarrett joue surtout sur la partie médiane de son clavier. Mais cette contrainte contribue à la

création d'une œuvre d'art grandiose, unique, une épopée fortuite, cristalline.

La première partie du *Köln Concert* dure vingt-six minutes. Jarrett n'a ni partition ni plan. Durant les cinq premières minutes, à peu près toutes les émotions défilent : mélancolie, joie, impatience, vitalité – un *stream of consciousness* sous forme de notes. Puis, à la sixième minute, une structure apparaît. Jarrett tape du pied sur le sol, non, toute sa jambe frappe à présent. Où cela va-t-il nous mener ? Nulle part, apparemment : une minute plus tard tout redevient calme. Mais attendez, à la septième minute, voilà qu'émerge soudain un motif lancinant, insistant, lourd. Jarrett alterne deux accords qui s'attisent. Cela devient de l'érotisme pur. Est-ce lui qui joue ces accords ou les accords qui se jouent de lui ? Il se lève, se met à gémir. Ce n'est pas un effet. C'est son corps qui peine et qui jouit. Cette séquence orgastique dure une minute et demie. Puis c'est fini. Nous n'en sommes même pas à neuf minutes.

Le quart d'heure suivant est un long épilogue. La musique reprend son souffle, se lève, part uriner, revient, caresse un dos, lèche l'épaule et rit. Ensuite, vers la dix-huitième minute, on a même une brève chamaillerie, mais la prise de bec est de courte durée. Le rythme reprend, plus doucement que le premier, l'amour se ravive, la musique ne retourne se cacher dans un coin qu'à la toute dernière minute et Keith Jarrett referme de nouveau l'espace.

Les tentatives des musiciens qui s'essayent de nos jours à reproduire le plus impeccablement possible cette improvisation sont plutôt ridicules. Comment peut-on n'y rien comprendre à ce point ! On

comprend parfaitement qu'à un moment donné, Keith Jarrett aurait aimé voir détruits tous ces millions de disques : artiste de l'*underground*, il était devenu à son corps défendant une star mondiale, ce qui l'a rendu littéralement malade. Mais il est extraordinaire que l'on puisse continuer, de génération en génération, à découvrir la beauté d'un moment magique : non par nostalgie des années 1970, mais par désir de fraîcheur, de liberté, de vérité.



ODE À LA DÉCONNEXION

L'été dernier, j'ai voulu parcourir à pied le Cambrian Way, une randonnée de trois semaines à travers le Pays de Galles. Mais une semaine après mon départ, j'étais déjà revenu à Bruxelles-Midi. Je n'étais pas tombé sous le charme. Chassé par la pluie ? Absolument pas, une vague de chaleur s'était abattue sur le Pays de Galles. Nourriture immangeable ? Je pouvais tout à fait vivre de petits pois surgelés à plus de trente degrés. Le paysage monotone ? Bien au contraire. Il était magnifique. Alors quoi ?

C'était la première fois que je partais en voyage en prenant un smartphone.

J'en avais acheté un six mois plus tôt et il me semblait pratique de pouvoir me renseigner en route sur les B&B, les horaires des cars ou les prévisions météo. Cela m'évitait en plus de prendre un appareil photo : une différence de facilement trois cents grammes.

Eh bien non. Je ne me suis pas senti plus léger, mais plus lourd. Allongé le soir dans ma tente, je me mettais à lire ce que mes amis avaient partagé sur Facebook. Au lieu de me concentrer sur les vénérables cartes topographiques que j'avais étudiées avec amour, je participais à des chats circonstanciés avec des personnes que je ne connaissais qu'à moitié en m'illustrant chaque fois par de merveilleux traits d'esprit et des commentaires hilarants, parce qu'avec moi, qu'est-ce qu'on rigole, non mais vraiment, c'est incroyable.

Puis quand je me glissais dans mon sac de couchage, au lieu de sentir la délicieuse fatigue d'une journée passée à marcher dans la nature, j'éprouvais une curieuse excitation, comme si sous mon sternum, près de mon estomac, restait allumée la flamme d'une petite bougie, de celles qui fonctionnent avec des piles.

Je n'étais pas au Pays de Galles, j'étais dans mon écran. J'étais partout et nulle part. Peut-être est-ce là le drame d'être toujours en ligne : on n'est plus jamais vraiment quelque part. Tout se transforme en ici. On s'étire, on s'effiloche, pour ne plus être qu'une fine couche de soi-même étalée sur de grandes parties de l'Europe et même au-delà.

Le plus curieux c'est que je ne pouvais rien y faire. Bien que, dans ma vie, je me soumette en règle générale à une discipline solide, voire rigoureuse, je ne suis pas parvenu cette fois-là à cadrer l'utilisation idiote de ce smartphone. J'étais en vacances, j'étais seul et j'étais en ligne : une combinaison catastrophique. C'était trop agréable, ce flot infini de messages chaleureux. C'était pire qu'un écran de télévision dans une salle d'attente : il m'était impossible de ne pas regarder.

Quelle différence par rapport à deux années auparavant, quand j'ai parcouru toutes les Pyrénées à pied. J'avais pris le train de Bruxelles à Hendaye, la dernière petite ville française sur la côte atlantique. À mon arrivée, j'ai retiré ma carte Sim de mon vieux téléphone portable et je l'ai envoyée par la poste chez moi. De toute façon, en altitude, j'étais injoignable. J'ai passé un moment formidable.

Comment se fait-il que nous ayons tant de mal à nous soustraire à ce qui nous distrait, nous harcèle et finit même par nous rendre moins heureux ? La réponse est simple : parce qu'à court terme cela nous rend heureux, ou du moins nous procure un sentiment de bonheur.

Comme tout le monde, je ne pense pas que j'aie moins de volonté que les autres, mais mon cerveau de primate, le résultat d'une sélection naturelle de plusieurs millions d'années, n'est manifestement pas encore adapté à ce XXIe siècle. Il bondit à chaque message, se réjouit de chaque app, attend impatiemment chaque nouveau signal sonore – l'équivalent moderne de la cloche de Pavlov. Je suppose que les battements de mon cœur et ma respiration s'accélèrent, ne serait-ce qu'un court instant, chaque fois que quelque chose de nouveau arrive. Peut-être est-ce justement le problème : au fond, mon cerveau préhistorique trouve fort sympathique tout cet internet.

Est-ce dû à moi ? À mon métier ? À ma génération ? Si l'on en croit le neuropsychiatre et publiciste belge Theo Compernolle, tout le monde a des problèmes à cet égard, même les plus jeunes. Dans son livre majeur intitulé *Comment déchaîner votre cerveau*, il démasque le mythe de l'enfant qui

n'a aucune difficulté à mener de front des tâches multiples. Prenez une classe où vous laissez la moitié des élèves envoyer des SMS et pas l'autre. Puis interrogez les élèves sur la matière enseignée : ceux occupés à envoyer des SMS s'en sortent nettement moins bien.

Il cite une enquête spectaculaire menée auprès de trois mille cinq cents filles de huit à douze ans aux États-Unis. Plus leur utilisation des médias sociaux augmentait, plus ces enfants se sentaient malheureuses et peu sûres d'elles. "L'idée de la création, grâce à la communication en ligne, d'un riche espace social favorisant le développement social et émotionnel des filles est donc démentie par nos conclusions", ont établi les chercheurs.

Theo Compernolle a rassemblé les résultats de plus de six cents publications scientifiques de ce type, un peu comme Al Gore a réuni les résultats des enquêtes sur le climat. Il en déduit une vérité plutôt déplaisante : nous sommes engagés sur la mauvaise voie, avec cette connectivité permanente. Oui, nous pouvons dénicher à toute vitesse des informations et nous servir de plusieurs canaux en même temps, mais notre concentration, notre bien-être et notre créativité en pâtissent. "Si Steve Jobs avait passé son temps à utiliser son iPhone, il ne l'aurait jamais inventé."

Non, Steve Jobs ne jurait que par la marche à pied.

Autrefois, quand ce bombardement incessant de stimuli psychosociaux ne s'était pas encore déclenché, ce petit shoot de bonheur aurait certainement eu son utilité, mais en des temps de surabondance de l'offre, la mécanique s'emballe chez beaucoup

d'entre nous. C'est un peu comme pour le sucre : comme il est rare dans la nature et que le corps en a besoin en quantité limitée, nous éprouvons du bonheur lorsqu'il nous arrive d'en consommer. Mais maintenant que l'offre est débordante, nous ne pouvons pas nous en priver et sommes confrontés à des maladies comme l'obésité et le diabète.

En définitive, Facebook, Twitter et WhatsApp parviennent au même résultat que Coca-Cola et Pepsi : une addiction. Par des petites pastilles rouge vif, l'apparition à l'écran de notre photo avant même que nous communiquions notre réaction, les termes utilisés comme "amis", "suiveurs" et "likes", les "rapports d'activités", "notifications" et statistiques personnalisées, ces médias utilisent à mauvais escient notre cerveau dupé pour créer la plus grande dépendance possible vis-à-vis d'une chose dont nous n'avons pas toujours besoin et qui peut même nous faire du tort.

Peut-être sommes-nous aussi tout simplement plus seuls, dans un monde individualisé. Et cherchons-nous par conséquent notre salut dans un simulacre de contact humain.

Depuis neuf ans, je loue un bureau dans une ancienne usine à Bruxelles, pour l'unique et simple raison de pouvoir y être déconnecté. Ces dernières années, j'y ai écrit tous mes livres et toutes mes pièces de théâtre. J'y trouve une chose devenue rare : une lente concentration. Là-bas les jours semblent plus longs, là-bas je suis plus attentif et détendu. Le soir, quand je prends mon vélo pour rentrer chez moi, je sais ce que j'ai fait ce jour-là.

J'ai hésité à écrire cet essai, mais je suppose que je ne suis pas le seul. Qu'on est en présence ici d'un problème collectif plutôt que d'une faiblesse individuelle.

Pourtant, une culture de la honte semble se développer. “Ça doit venir de moi”, entend-on. Et je me dis : Tout échec social est initialement perçu comme un échec individuel.

Nous ne devons pas être contre internet, mais contre l’acceptation inconditionnelle de ce dogme qu’il vaut toujours mieux pouvoir être en ligne partout. Peut-être avons-nous un besoin urgent de zones sans internet. Peut-être avons-nous un besoin urgent de jours sans internet, l’équivalent des dimanches sans voiture. Mais nous avons surtout un besoin urgent de courage pour affronter quelques questions dérangeantes.

Trouvons-nous normal qu’internet s’approprie nos vies et nos esprits sans y être invité ? Trouvons-nous normal que la technologie que nous avons nous-mêmes inventée nous échappe ? Ne devons-nous pas nous demander plus souvent ce que la technologie fait de nous plutôt que ce que nous faisons de la technologie ?

D’ailleurs : j’ai encore ce smartphone, mais je me suis débarrassé de la possibilité d’être connecté en permanence. Je m’en tiens au wifi. Et cet été, j’ai envie d’aller au Groenland.



ODE À UN CHAMP DE BATAILLE DE PEINTURE

Le soir du vendredi 20 mars 2015, la salle du Koninklijk Concertgebouw à Amsterdam a pris congé de Mariss Jansons, le chef d'orchestre letton qui onze années durant a dirigé l'un des meilleurs orchestres du monde. J'y étais, j'avais une place juste derrière la scène. Pendant tout le concert, je pouvais observer les deux mille personnes dans le public, le couple royal blond au balcon, mais surtout les mimiques et la gestuelle d'un chef d'orchestre phénoménal. Il a commencé posément par Berio, a enchaîné par une stupéfiante interprétation d'une œuvre d'Aaron Copland puis, après l'entracte, a dirigé l'orchestre à travers ce *Concerto pour orchestre* de Béla Bartók qui se dressait tout en tôles d'acier et en soudures. Un cavalier, voilà ce qu'il était, un cavalier menant les vagues. Espiègle, circonspect, étonné. Et toujours : plein d'amour.

À la fin fut dévoilé un portrait monumental de lui. De l'endroit où j'étais assis, je n'en apercevais